

Et elle se mit à chanter son éternel refrain :

Amis, la matinée est belle,  
Sur le rivage assemblons-nous...  
Livrons aux vents notre nacelle,  
Et des flots bravons le courroux...

Ensuite sa tête retomba sur sa poitrine, et elle immobilisa dans une sorte d'engourdissement. Etienne se sentait de plus en plus convaincu qu'un lien secret devait exister entre la destinée de Berthe et celle de Esther Derieux.

Quel était ce lien ?

Il l'ignorait, mais il avait la certitude qu'il le connaîtrait un jour.

—Docteur, demanda l'interne, savez-vous quelque chose du passé de cette femme ?

La question qui lui était adressée rappela Etienne à lui-même.

Il se souvint des recommandations du directeur. La folle était, par ordre, *aux isolées, au secret*.

Il ne devait point paraître désireux d'apprendre les secrets de l'administration.

—Non, je ne sais rien, s'empressa-t-il de répondre, et si je cherche à deviner la cause déterminante de la folie, c'est pour mieux la combattre.

—Ne vous semble-t-il pas comme à moi, docteur, poursuivit l'interne, qu'un étrange mystère entoure cette femme ?...

—Peut-être...

—Elle a été envoyée ici par la préfecture de police, je crois ?...

—Vous ne vous trompez pas... dit Etienne et, pour rompre l'entretien, il ajouta : Ecrivez, je vous prie, mon ordonnance...

Il dicta ses prescriptions ; puis, la visite étant terminée, il sortit de la cellule d'Esther, suivi de l'interne.

Pendant quelques secondes ils marchèrent silencieusement l'un à côté de l'autre.

—Maître, fit tout à coup le jeune homme en s'arrêtant, voulez-vous me permettre de vous adresser une question ?

—Certes ! et j'y répondrai de mon mieux.

—Admettez-vous qu'une maison de santé, qu'elle appartienne à l'Etat ou qu'elle soit la propriété d'un simple particulier, prête sa complicité à des œuvres de haine et jette une ombre protectrice sur des crimes inconnus ?...

Etienne regarda son interlocuteur avec défiance, et au lieu de répondre interrogea.

—Pourquoi me demandez-vous cela ? fit-il.

—Parce que votre opinion à ce sujet, j'en ai la certitude, est la même que la mienne... Vous êtes d'une nature trop droite et trop loyale pour ne pas voir avec horreur ces internements, ou plutôt ces séquestrations, dont la cause est inconnue et qui cachent le plus souvent des abîmes d'iniquités... et vous devinez comme moi que nous sommes en présence d'une séquestration de ce genre.

—Mon cher monsieur Rigald, répondit le jeune médecin, je vous remercie de votre bonne opinion de moi, et je vais vous dire franchement toute ma pensée. Non, je n'admets pas que les asiles de la folie deviennent des bastilles toujours prêtes à favoriser d'odieux calculs et de coupables intérêts. Oui, je crois qu'un mystère entoure Esther Derieux... Je vois en elle une victime... Le rôle de justicier me tente, et je souhaite avec ardeur rendre la lumière à ce cerveau plein d'ombre... Voulez-vous m'y aider ?

—Je vous y aiderai de tout mon pouvoir, maître... Je vous promets une obéissance absolue, une discrétion sans bornes...

—Et vous y ajouterez votre amitié, n'est-ce pas ? dit Etienne souriant et tendant la main à l'interne, qui répliqua en serrant cette main :

—Mon affection vous était d'avance acquise, aussi bien que mon estime...

Le docteur reprit :

—Ce n'est pas seulement par humanité et par amour de la science que je veux guérir cette pauvre femme... J'ai un intérêt personnel à ce qu'elle recouvre la raison... Si j'arrive à mon but, si je triomphe du mal, dussé-je me mettre en lutte avec l'administration tout entière et briser ma position, j'agirai selon ma conscience... Lorsque j'aurai déclaré dans un procès-verbal qu'Esther Derieux guérie doit quitter la maison des fous, nous connaîtrons ses persécuteurs et nous saurons s'ils osent alléguer quelque motif pour la conserver prisonnière... Je serai contre eux avec elle...

—Et je serai avec vous contre eux ! s'écria l'interne.

—J'y compte...

Les deux jeunes gens se serrèrent une seconde fois la main, et Etienne Lorient reprit le chemin de Paris.

Pendant la route il se disait :

—Je voudrais questionner René Moulin et le consulter au sujet de ce qui se passe à l'asile de Charenton, mais je n'ose... J'aurais l'air, en l'interrogeant, de vouloir malgré lui pénétrer son secret... J'attendrai.

Etienne, rentré chez lui, déjeuna rapidement et, après avoir fait quelques visites dans différents quartiers de Paris, il se dirigea vers Montreuil.

Depuis huit jours c'était la troisième fois qu'il portait ses pas de ce côté, franchissant le seuil des maisons, interrogeant jusqu'à l'importunité et risquant fort de se faire prendre pour un agent de police.

Il espérait toujours, contre toute vraisemblance, que quelque renseignement imprévu viendrait le mettre sur la trace de sa bien-aimée Berthe.

A Bercy, à Vincennes, à Saint-Mandé, explorés précédemment, il n'avait obtenu aucun résultat.

Qu'espérait-il en continuant ses recherches, et surtout en retournant à Montreuil trois fois de suite ?

Il ne le savait pas et, ne comptant plus que sur le hasard, il s'abandonnait à lui.

René Moulin, ce jour-là, avait marché du côté de Bercy.

Il passa la barrière et descendit le quai de la Râpée, garni presque entièrement à cette époque de magasins de bois de construction.

Ces bois arrivaient en forme de trains, sur la Seine, au bas du quai où, pour nous servir de l'expression technique, on s'occupait de les débarquer.

Les débardeurs, la poitrine nue, dans l'eau jusqu'aux hanches et la hache à la main, coupaient les liens qui unissaient les unes aux autres les planches et les pièces de bois, et d'autres les transportaient sur le quai pour en former des piles énormes ou pour en charger de lourds camions.

Tout le long du quai c'était un va-et-vient continu.

On entendait retentir ces cris :

—Hue ! Diah !...

—Amène !

—Lâche moi ça...

—Oh ! hisse...

## XVI

Ces exclamations s'entre-croisaient, de la pointe du jour à la tombée de la nuit, mêlées aux chansons typiques des débardeurs de la Seine, dont la joyeuse humeur est proverbiale.

René Moulin entendait tous ces bruits, mais il ne les écoutait pas.

Il était arrivé à l'endroit où la voiture de Pierre Lorient avait été retrouvée, en face du n° 40, occupé par les chantiers d'un des plus grands marchands de bois du quartier.

—C'est là qu'ils ont amené le fiacre... se répétait sans relâche le brave garçon. D'où pouvaient-ils venir ?

Sur la berge, les cris continuaient.

Les débardeurs venaient d'entamer le dépeçage d'un nouveau train de bois et commençaient, selon la coutume, par la partie qui se trouvait en amont du fleuve.

Un des ouvriers, debout à l'arrière, tranchait les liens à grands coups de hache.

Subitement il interrompit son travail, se pencha et, plongeant dans l'eau son bras jusqu'à l'épaule, saisit un objet accroché aux aspérités d'une planche.

—Eh ! les enfants, dit-il un *maccabé*...

Dans l'argot des marins d'eau douce, c'est ainsi qu'on désigne un cadavre flottant.

—Un *maccabé* !... répétèrent plusieurs voix.

Et un groupe se forma aussitôt sur la berge, vis-à-vis de l'endroit où le débardeur venait de signaler sa trouvaille.

—T'as gagné ta journée... fit un charretier en bourrant sa pipe. C'est vingt-cinq francs.

—Je croyais qu'il lui manquait un bras... reprit le premier ouvrier. Il n'y a rien dans la manche...

Et au milieu des éclats de rire des spectateurs,

il retira de la Seine un grand pardessus de couleur noisette, à boutons de cuivre oxydés.

En entendant parler du noyé, René Moulin était descendu sur la berge et se mêlait aux curieux.

Il fit un geste de surprise à la vue de la houpelande du cocher. —C'est à dix pas d'ici que les misérables ont abandonné le fiacre de Pierre Lorient, se dit-il. L'un de ces misérables a dû jeter là, dans le fleuve, la défroque qui le déguisait.

—Riche trouvaille, mes enfants ! poursuivit le débardeur. Ma parole d'honneur, c'est du drap première qualité. Dis donc, Popinot, je te vends ces frusques... Tu t'en feras un paletot pour les dimanches...

—Combien que tu en veux ?

—Deux litres...

—Je n'en offre qu'un...

—Va pour un litre, mais, avant de te livrer l'objet, je passe la revue pour voir s'il n'y aurait pas par hasard un porte-monnaie dans les *profondes*...

Le débardeur fouilla les poches de derrière.

—Rien... dit-il. Explorons un peu celles de côté... Ah ! je sens quelque chose...

Et il exhiba un chiffon de papier fripé, de l'aspect le plus lamentable.

—Un billet de mille ?... s'écrièrent deux ou trois voix.

—Jamais de la vie... Simple papier à lettre...

—C'est peut-être un particulier qui, avant de se *neyer*, aura mis son adresse dans sa poche... hasarda un curieux. Regardez donc s'il y a quelque chose d'écrit.

Le débardeur déplaça le papier, mais lentement car les adhérences résultant de l'humidité rendait l'opération difficile.

René Moulin suivait cette scène avec un prodigieux intérêt.

—Il y a de l'écriture tout de même, murmura l'ouvrier au bout d'un instant.

—Pourrez-vous lire ?... demanda le mécanicien.

—Ça ne sera pas commode... Vous comprenez que l'eau a délayé l'encre et que ça fait du gâchis. Je crois pourtant qu'il y aurait moyen... en fatiguant un peu les mirettes.

—Essayez.

—Payerez-vous une chopine ?

—Tout ce que vous voudrez.

—Vous êtes un bon enfant, vous. Je ferai mon possible pour vous contenter...

Puis le débardeur, épelant chaque syllabe, lut, ou plutôt ânonna ces mots : "*Suivez ce cocher qui vient de la part de René Moulin et ne vous étonnez de rien.*"

En entendant prononcer son nom, en écoutant la lecture du billet laconique, René ne put retenir un mouvement brusque et fut saisi d'un tremblement nerveux.

—Je vous achète ce billet et ce vêtement... dit-il d'une voix émue.

—Vous ?...

—Oui, moi...

—Ah ça ! vous connaissez donc le particulier dont on parle là dedans ?

—C'est mon ami et ça me met sur la piste d'une grelinerie qu'on lui a faite...

—Pour lors je comprends... Combien offrez-vous ?

—Vingt francs.

—Adjugé, mon ambassadeur... Voici les objets.

—Voilà l'argent...

René mit, le pardessus mouillé sur son bras gauche, prit le billet, donna une pièce d'or et remonta sur le quai, tandis que le débardeur enchanté conduisait tous ses camarades au cabaret le plus proche, pour y fêter le verre en main, son heureuse aubaine.

—Je ne m'étais pas trompé, se disait le mécanicien tout en marchant à grands pas, cette défroque était celle du misérable qui conduisait le fiacre...

—Il a remis ce billet à Berthe pour lui inspirer confiance et il le lui a repris ensuite.

Il s'arrêta, déploya de nouveau le papier, l'examina avec attention et poursuivit :

—Mais, cette écriture, il me semble que je la connais... Où l'ai-je déjà vue ?...

Il interrogea sa mémoire et se répondit :

(A suivre)